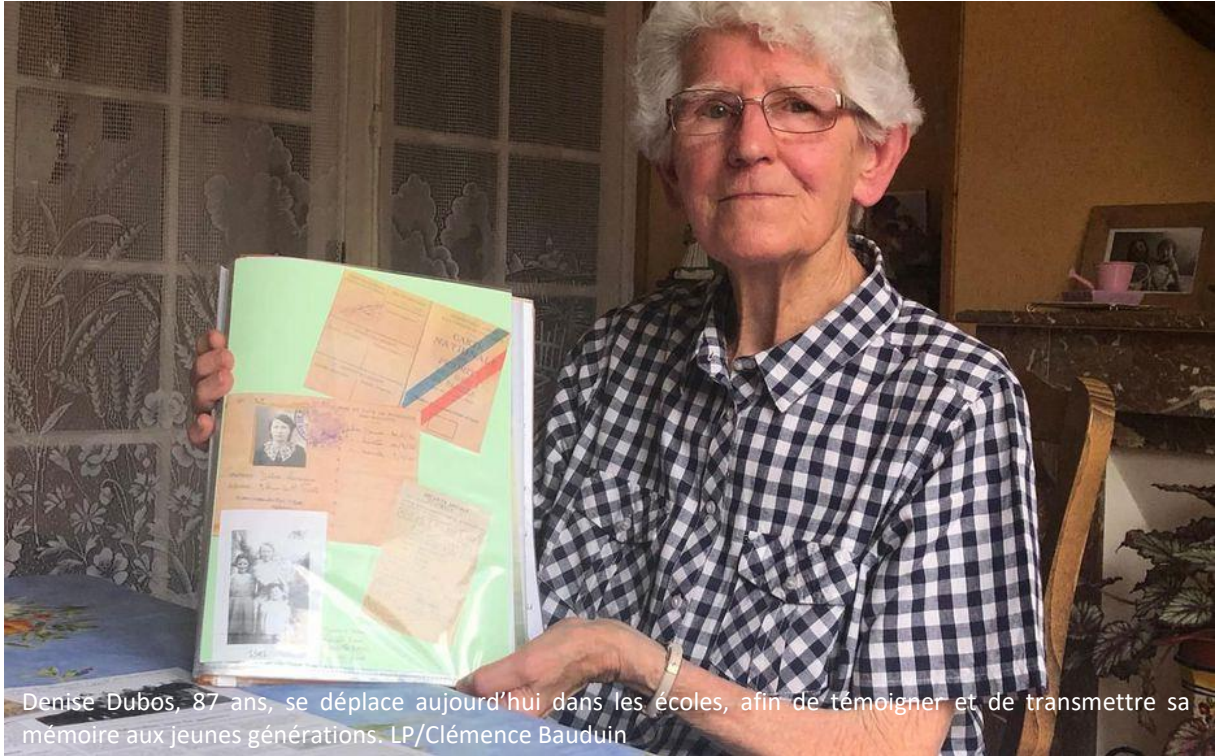


Libération de l'Oise : « Il faut que les jeunes aient conscience de ce qu'a été la guerre »

Denise Dubos avait 12 ans lorsque les Alliés ont libéré Beauvais, les 29 et 30 août 1944. Elle raconte un avant et un après ineffaçables de sa mémoire.



Denise Dubos, 87 ans, se déplace aujourd'hui dans les écoles, afin de témoigner et de transmettre sa mémoire aux jeunes générations. LP/Clémence Bauduin

Par **Clémence Bauduin** dans **Le Parisien** du **30 août 2019** et sur internet le **30 août 2019** à 08h10

Alors que l'Oise s'apprête à célébrer, de vendredi à dimanche, l'anniversaire de la Libération de 1944, elle n'a pas oublié une date. Pas une. « Papa a quitté la maison le 16 juillet 1941. J'entends encore le side-car allemand qui a précipité son départ. Maman a demandé *Et moi, qu'est-ce que je vais faire avec les gosses ?* » Denise Dubos a alors 12 ans.

Son père, Dubos, est un résistant communiste. Il ne le sait pas encore, mais il quitte la maison pour trois ans. Il vient d'échapper, par un concours de circonstances, à une arrestation.

Les Allemands venaient toutes les trois heures

Quand on lui parle de la Libération de Beauvais, ce ne sont pas seulement les 29 et 30 août 1944 qui reviennent à la mémoire de Denise Dubos, 87 ans, dont les racines dans le Beauvaisis remontent à ses arrière-grands-parents. Ce sont surtout les trois années de calvaire qui les ont précédés, et l'après, moins heureux qu'on l'imagine.

Pendant les semaines qui suivent le départ de Marcel Dubos, les Allemands viennent toutes les trois heures au domicile familial, situé à Notre-Dame-du-Thil. Ils ne veulent pas louper le

retour de l'intellectuel, qui mène son combat, par les tracts notamment, contre l'Occupant. Aujourd'hui, elle raconte le périple clandestin de son aïeul par cœur, des marais de Bresles à sa cache dans un faux plafond du hameau du Petit-Bruneval.

« Maman a subi les interrogatoires des Allemands à la kommandantur »

Si elle voue un respect sans bornes au courage de son père, Denise n'oublie pas la bravoure de sa mère et celui de sa tante, une veuve de la guerre 14-18 qui l'a également élevée. « Les femmes ont eu un courage extraordinaire, insiste-t-elle. Maman a subi les interrogatoires des Allemands à la kommandantur, qui lui disaient, pour qu'elle craque : *Votre mari est parti, il est infidèle*. Mais elle n'a jamais craqué. Elle transportait des tracts dans le fond de la poussette de ma petite sœur. »

Un jour, alors qu'elle va se ravitailler dans une ferme avec sa mère et sa sœur Lucette, Denise tombe par hasard sur son père et d'autres résistants. Elle ne l'avait pas vu depuis deux mois. « Je lui saute au cou : *Papa !* Ma mère me récupère et lui dit : *Excusez-la monsieur, vous ressemblez tellement à son père qu'elle vous a pris pour lui*. Mais c'était bien lui. » Les « joies » de la clandestinité.

Le devoir de transmission

Des épisodes de la sorte, Denise en connaîtra jusqu'à la Libération de Beauvais. « Je me souviens des Alliés qui jetaient des chewing-gums, c'était la fête. Ma famille était réunie, on allait vivre au grand jour », se remémore-t-elle. Mais la joie a été rapidement rattrapée par le contexte de l'après-guerre. « Mon cousin était prisonnier, on ne savait pas s'il était vivant. Et nous n'avions pas d'argent. Vous pensez qu'on faisait la fête à la maison ? »

La Beauvaisienne de 87 ans témoigne dans des classes d'école depuis dix ans. « Il faut absolument que les jeunes aient conscience de ce qu'a été la guerre », souffle-t-elle. Aujourd'hui arrière-grand-mère, elle partage ses souvenirs, mais garde pour elle l'indicible. « Ma fille en a sûrement appris beaucoup aujourd'hui, résume-t-elle en fin d'entretien, en regardant Marianne, assise à côté d'elle. Il y en a d'autres que je n'ai jamais racontées, et probablement d'autres encore que je ne raconterai jamais. »